

Bibliothèque numérique

medic@

**Ribeyre, Felix. Le Dr Blanchet,
esquisse biographique**

Paris, E. Dentu, éd., 1867.

Cote : 90945

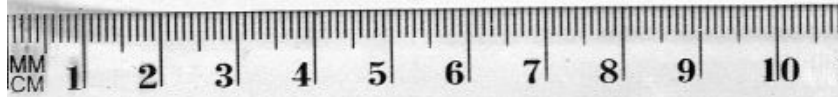


(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

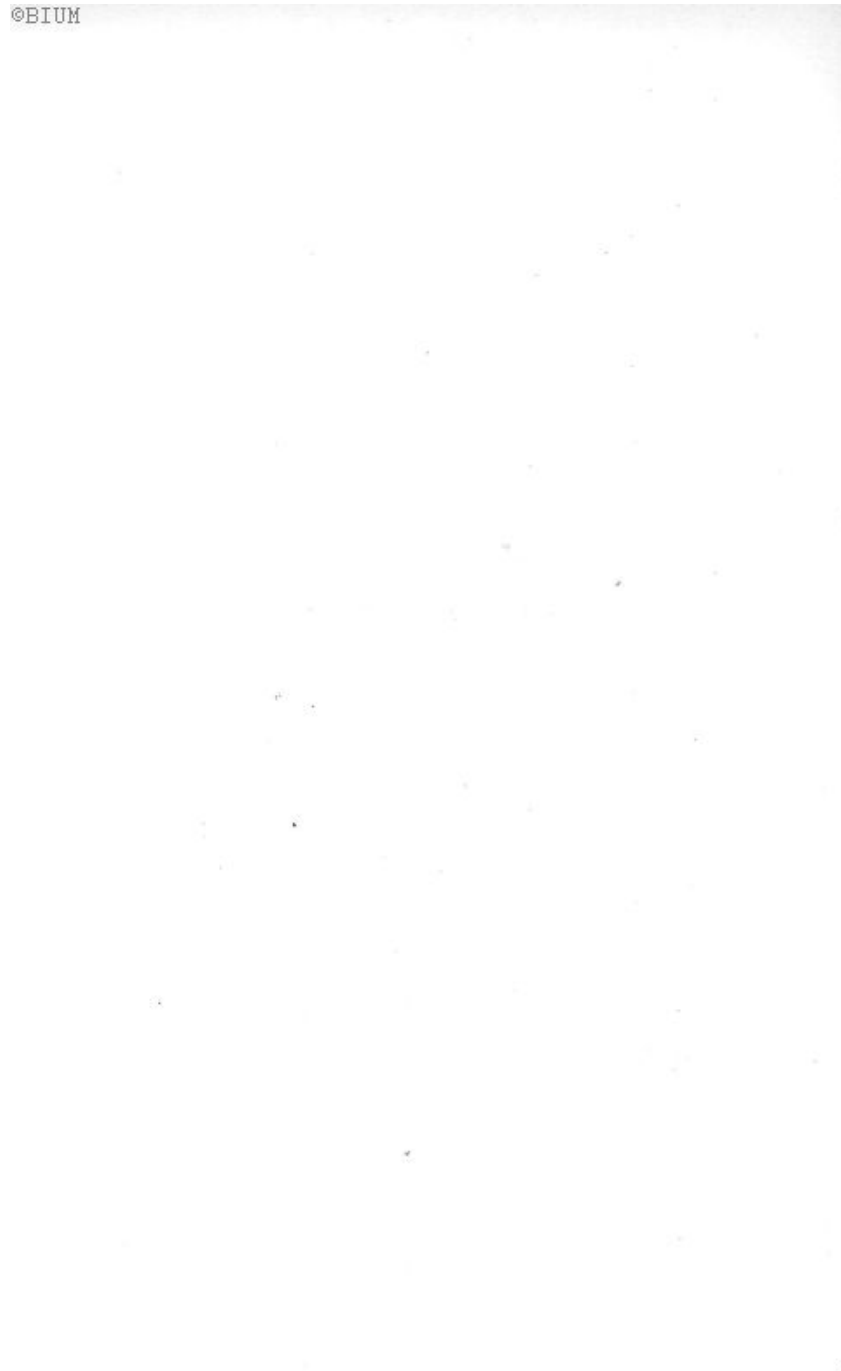
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?90945x24x17>

17

LE DOCTEUR BLANCHET



Havre. — Imprimerie Carpentier et C^e, rue Beauveger, 2.





A. Blanchet



LE

DOCTEUR BLANCHET

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

PAR

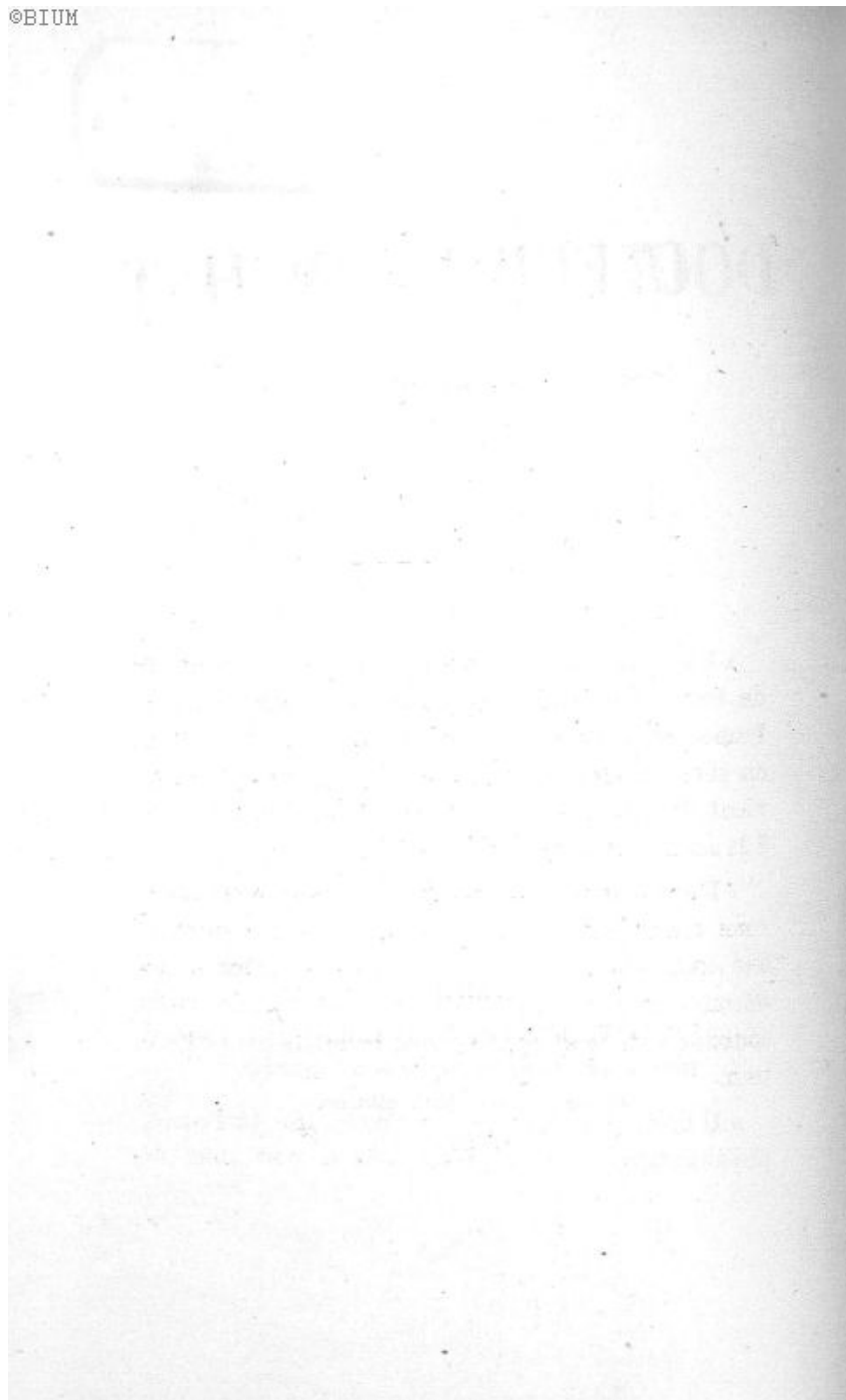
FÉLIX RIBEYRE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES,
Palais-Royal, 47 et 49, Galerie d'Orléans.

1867



LE DOCTEUR BLANCHET



I.

« Une triste et douloureuse nouvelle nous arrive de Paris. Une illustration de la Normandie et de la France, M. le docteur Blanchet, de Saint-Lô, médecin en chef de l'Institution impériale des sourds-muets, vient de succomber aux fatigues d'une vie consacrée à la science et à l'humanité.

» L'éminent docteur Blanchet, que nous nous honorons d'avoir eu pour ami, régénéra l'enseignement des sourds-muets et des aveugles, et, grâce à ses découvertes et à sa générosité, tous les aveugles et les sourds-muets sont appelés aux bienfaits de l'éducation.

» Il faudrait de longues pages pour raconter l'œuvre philanthropique de ce savant, que la mort vient de

surprendre à quarante-huit ans, dans la plénitude de son talent et d'une réputation qui survivra à sa perte et qui lui assigne une place à part dans le groupe des bienfaiteurs de l'humanité. Mais aujourd'hui, le savant s'efface devant l'homme, devant le cœur excellent, affectueux et dévoué qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer et qu'on ne peut oublier après l'avoir connu.»

C'est en ces termes que nous annonçons le 23 février la regrettable nouvelle de la mort du docteur Blanchet. Revenons aujourd'hui sur ce fatal événement pour retracer cette noble existence qui fut si bien remplie et si courte.

II.

En pleine Basse-Normandie, dans ce pays si beau et si riche apparaît suspendue aux flancs d'une montagne la ville de Saint-Lô, si calme et si paisiblement heureuse. C'est là qu'est né en 1819 l'excellent docteur Blanchet. Sa famille, ancienne, honorée, estimée dans le pays, est une de ces maisons patriarcales où la fortune n'est qu'un moyen de faire le bien et la vertu la compagne du foyer domestique.

Les années se sont écoulées, la maison où naquit le cher docteur est toujours la même, et il y a à peine deux ans, à l'époque du concours régional agricole de Saint-Lô, dont nous devions rendre compte dans un journal de Paris, nous eûmes la bonne fortune d'y passer quelques jours heureux, au milieu des parens et des amis du docteur retenu à Paris par les travaux de son œuvre médicale et philanthropique.

Dès le seuil de la porte, nous retrouvâmes la bienveillance cordiale, la bonté exquise qui caractérisaient le docteur Blanchet et qui semblent un don de famille. Sa digne sœur, son excellent frère nous choyèrent à qui mieux mieux. Sa mère, femme d'un mérite hors ligne et d'un cœur admirable, était retenue dans sa chambre par une convalescence déjà longue ; mais dès le lendemain elle se fit porter dans la salle à manger, et daigna assister au déjeuner pour apprendre de la bouche même d'un ami des nouvelles de son cher Alexandre.

Bonne et sainte maison, le souvenir du docteur y apparaissait à chaque place. Il était si aimé et si digne de l'être. Chaque jour une lettre de la sœur dévouée qui lui consacrait ses soins apportait de ses nouvelles, et chaque jour aussi les plus beaux produits de la Normandie arrivaient rue de Grammont sur la

surprendre à quarante-huit ans, dans la plénitude de son talent et d'une réputation qui survivra à sa perte et qui lui assigne une place à part dans le groupe des bienfaiteurs de l'humanité. Mais aujourd'hui, le savant s'efface devant l'homme, devant le cœur excellent, affectueux et dévoué qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer et qu'on ne peut oublier après l'avoir connu.»

C'est en ces termes que nous annonçons le 23 février la regrettable nouvelle de la mort du docteur Blanchet. Revenons aujourd'hui sur ce fatal événement pour retracer cette noble existence qui fut si bien remplie et si courte.

II.

En pleine Basse-Normandie, dans ce pays si beau et si riche apparaît suspendue aux flancs d'une montagne la ville de Saint-Lô, si calme et si paisiblement heureuse. C'est là qu'est né en 1819 l'excellent docteur Blanchet. Sa famille, ancienne, honorée, estimée dans le pays, est une de ces maisons patriarcales où la fortune n'est qu'un moyen de faire le bien et la vertu la compagne du foyer domestique.

Les années se sont écoulées, la maison où naquit le cher docteur est toujours la même, et il y a à peine deux ans, à l'époque du concours régional agricole de Saint-Lô, dont nous devions rendre compte dans un journal de Paris, nous eûmes la bonne fortune d'y passer quelques jours heureux, au milieu des parens et des amis du docteur retenu à Paris par les travaux de son œuvre médicale et philanthropique.

Dès le seuil de la porte, nous retrouvâmes la bienveillance cordiale, la bonté exquise qui caractérisaient le docteur Blanchet et qui semblent un don de famille. Sa digne sœur, son excellent frère nous choyèrent à qui mieux mieux. Sa mère, femme d'un mérite hors ligne et d'un cœur admirable, était retenue dans sa chambre par une convalescence déjà longue ; mais dès le lendemain elle se fit porter dans la salle à manger, et daigna assister au déjeuner pour apprendre de la bouche même d'un ami des nouvelles de son cher Alexandre.

Bonne et sainte maison, le souvenir du docteur y apparaissait à chaque place. Il était si aimé et si digne de l'être. Chaque jour une lettre de la sœur dévouée qui lui consacrait ses soins apportait de ses nouvelles, et chaque jour aussi les plus beaux produits de la Normandie arrivaient rue de Grammont sur la

table du docteur. Jamais on ne vit famille plus unie, et l'on peut dire que la mort vient de frapper au cœur cette mère vénérable et les trois enfans qui lui restent.

Il nous semble que nous ne pourrions, sans verser des larmes, revoir cette maison hospitalière où le nom du docteur se répétait comme un écho de l'amitié. Le docteur est mort et le deuil est entré dans cet asile toujours ouvert à l'amitié, toujours sympathique à la souffrance.

III.

Le docteur Blanchet perdit de bonne heure son père. D'un caractère actif et d'une intelligence précoce, il fit dans sa ville natale de fortes et excellentes études, et nous avons pu nous convaincre, en causant avec un de ses anciens professeurs, un érudit éminent, combien l'élève sut gagner l'affection de ses maîtres, affection qui durera toujours. Encore un ami que la mort du docteur Blanchet a dû plonger dans la douleur.

Le jeune Alexandre Blanchet arrivé à l'âge où il faut choisir une carrière, avec l'assentiment de sa famille, se destina à la médecine.

Dès ses premiers pas dans cette voie où il devait atteindre un but si noble, il se fit remarquer par son travail et ses succès dans les hôpitaux de Paris et à l'école pratique. L'élève en médecine faisait pressentir l'éminent praticien.

Il fut reçu docteur en médecine en 1842, après avoir soutenu d'une manière brillante une thèse sur l'importante question de l'influence de l'âge dans les applications et les résultats de la lithotritie. Ce travail fut remarqué et méritait de l'être, car il présentait des observations nouvelles et des faits négligés par les hommes qui avaient abordé le même sujet.

Voilà donc notre jeune médecin muni de son diplôme ! Que va-t-il faire ? Ira-t-il près de son excellente famille, qui l'appelle de ses vœux, exercer son art bienfaisant, ou cherchera-t-il à se faire un nom dans le monde médical de Paris. L'affection filiale et paternelle l'entraînait vers Saint-Lô ; mais cette voie intérieure qui trace à tout homme distingué sa route le retenait au foyer de la science.

Paris l'emporta. Paris, c'était la renommée, c'était la gloire, c'était le champ que sa science devait féconder, c'était aussi le labeur fiévreux, incessant, sans repos ni trêve qui vous étreint, qui vous dévore. En vingt-six ans, le docteur Blanchet a accompli le

travail de dix existences; il a produit une œuvre immense, impérissable. Son nom ne s'oubliera pas et a pris pour jamais place au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

IV.

Dès ses débuts comme médecin, et même dès 1836, M. Blanchet s'était attaché au traitement des maladies des yeux et des oreilles, et grâce à une facilité merveilleuse d'intuition, à une dextérité extraordinaire comme opérateur, il obtint des résultats magnifiques.

Mais chez lui le cœur était toujours à la hauteur de l'intelligence. En voici un exemple :

La France traversait alors les plus mauvais jours de la guerre civile. C'était au mois de juin 1848. Le docteur Blanchet accourt au plus fort du danger. La fusillade multiplie les victimes. Avec cette promptitude de décision qu'il a déployée toute sa vie, le jeune docteur organise les ambulances du boulevard Bonne-Nouvelle. Là, il se multiplie, prodigue les soins de son art, achète les médicamens, va chercher les blessés jusque derrière les barricades et arrache à la mort un grand nombre de ces malheureux.

Lorsque le calme revint, le Gouvernement républicain voulut connaître les noms des insurgés qui avaient reçu des soins à l'ambulance du boulevard Bonne-Nouvelle. Cette proposition révolte le docteur Blanchet. — Je suis un médecin, répondit-il, et non pas un dénonciateur, et il jette au feu la liste des blessés.

Cette attitude si noble ne fut pas goûtée par l'autorité républicaine, et non seulement le dévouement du docteur n'obtint pas la récompense qu'il méritait, mais on laissa à sa charge tous les frais de l'ambulance qui s'élevaient à une somme assez considérable.

L'excellent docteur n'avait conservé aucun ressentiment de cet acte par lequel il fit son apprentissage des difficultés de la carrière qu'il avait embrassée. Il en parlait sans amertume, presque gaiment. On sentait que des circonstances analogues l'auraient trouvé prêt à courir les mêmes risques. On ne se corrige pas de l'habitude de faire le bien.

V.

Mais déjà l'esprit investigateur de M. Blanchet s'attaquait aux problèmes que soulève l'éducation des sourds-muets et des aveugles, et, en même temps

qu'il cherchait dans la science les moyens de guérir les terribles infirmités de la cécité et de la surdité, son intelligence s'appliquait à les arracher à l'ignorance et à les sortir de la misère.

La notoriété commençait à s'attacher à son nom. On parlait de ses soins dans le traitement des maladies des yeux et des oreilles, et un certain nombre de praticiens et de savans suivaient avec zèle les cours qu'il avait ouvert pour développer son système.

En 1842, il avait été reçu docteur en médecine ; en 1848, il fut nommé chirurgien en chef de l'Institution impériale des sourds - muets, spécialement chargé du traitement de la surdité-mutité. Cette nomination si flatteuse fut la conséquence des rapports favorables de plusieurs membres de l'Académie de médecine, des commissions chargées par S. Exc. le ministre de suivre pendant un an les expériences qu'il fit à la clinique, au point de vue de l'ouïe et de la parole, sur un grand nombre d'élèves de l'Institution impériale des sourds-muets. A la même date, et sur les rapports des inspecteurs généraux du ministère de l'intérieur chargés d'examiner les résultats de ses tentatives, S. Exc. le ministre de l'intérieur lui confia la mission de traiter à l'Institution impériale des aveugles tous les enfans susceptibles de guérison ou d'amélioration.

VI.

Sur quelles bases reposaient donc le système régénérateur du docteur Blanchet, système qui a triomphé de la routine et assigne à son auteur des droits impérissables à la reconnaissance publique ? Écoutons-le lui-même exposer dans le dernier ouvrage sorti de sa plume le caractère de cette grande réforme humanitaire :

« Jusque dans ces derniers temps, les efforts des bienfaiteurs des sourds-muets et des aveugles s'étaient concentrés sur les moyens de leur donner l'éducation à l'aide de divers systèmes et de méthodes plus ou moins ingénieuses d'ailleurs, mais qui toutes avaient le grave inconvénient de les séparer de leurs familles, du milieu dans lequel ils étaient nés, de les placer dans des internats spéciaux, où ils n'avaient de rapports qu'entre eux, ne communiquaient qu'à l'aide de signes de convention, incompris des voyants et des entendans ; de sorte que malgré le zèle et la capacité des maîtres, ils pouvaient oublier le sentiment de leurs devoirs envers leurs parens, prendre en méfiance cette société dont ils étaient isolés, s'exalter

dans le sentiment de leur individualité, pour le plus souvent, à la sortie de leurs écoles, s'étioler et s'affaïsser dans leurs luttes avec les besoins de la vie. Il faut ajouter que ce genre d'éducation est tellement dispendieux, que, malgré les libéralités et les sacrifices de l'Etat, des départemens et des communes, un tiers à peine des intéressés est appelé à y participer.

» Un autre inconvénient non moins grave et inévitable des internats spéciaux était de ne s'ouvrir à l'élève qu'à un *âge trop avancé*, à l'âge où souvent s'achève l'éducation des parlans, et de le laisser livré ainsi trop longtemps sans règle, sans frein, à tous ses penchans, et privé des moyens de communication intellectuelle et morale, qui seuls auraient pu faire cesser son isolement et remédier à son état exceptionnel.

» Donner l'éducation aux sourds-muets et aux aveugles en les conservant à leurs familles, afin d'y maintenir les rapports d'affection et le culte des devoirs réciproques que la loi naturelle et la loi divine imposent aux parens comme aux enfans ; la leur donner dans les écoles communales au milieu des voyans et des entendans, de manière à ne pas s'exposer à rompre les liens sociaux qui unissent tous les hommes et les portent à se considérer comme frères ; la leur donner, par des moyens qui mettent infirmes, parlans et entendans, en

communiqué constante; la leur donner à tous, dès le jeune âge et en quelque sorte sans frais exceptionnels.»

VII.

Tel est le problème humanitaire que s'était posé le savant médecin en chef de l'Institut des sourds-muets. Vingt cinq ans de sa vie ont été employés à cette œuvre grandiose, devenue aujourd'hui une vérité pratique. Pour nous servir du langage de cet esprit synthétique : tout sourd-muet intelligent dont l'appareil vocal, la vue, le toucher, les nerfs sensitifs sont à l'état normal, peut acquérir la parole (quelque soit le dialecte) et la faculté de la lire sur les lèvres; de même tout aveugle doué d'intelligence est susceptible d'éducation; l'aveugle sourd-muet peut aussi obtenir ce bienfait, lors même que ses perceptions sont réduites au tact. Le système du docteur Blanchet repose tout entier sur cette base dont les travaux modernes ont démontré l'exactitude.

VIII.

Nous avons dit que les premiers essais de M. Blanchet pour la rénovation du système d'enseignement des

sourds-muets et des aveugles remonte à 1836. Mais ses tentatives de début restèrent plusieurs années sans extension. Enfin, en 1847, il put introduire son système dans deux des écoles primaires de la ville de Paris, et en 1850, il était en plein exercice dans les écoles. Depuis lors, il n'existe plus un seul sourd-muet ou aveugle de la capitale qui ne puisse participer, dès le plus jeune âge aux bienfaits de l'éducation. Le nombre des élèves admis dépasse aujourd'hui 300.

Les succès obtenus dans ces diverses écoles furent tels, qu'après enquêtes et rapports des inspecteurs de l'instruction publique le conseil municipal de la Seine approuvait ce système d'éducation par le motif que « saisissant les sourds-muets dès leur jeune âge » il présente l'immense avantage de les maintenir au milieu de leurs familles, de les placer dans les écoles au milieu des autres élèves parlans qui deviennent leurs compagnons d'études, de jeux, et plus tard d'atelier, ce qui entretient entre tous les liens de camaraderie et de charité qui ne peuvent avoir sur leur avenir que la plus heureuse influence (1). »

Dès cette époque, plusieurs conseils généraux réclamèrent aussi l'adoption de ce système, et en 1858, M. Delangle, ministre de l'intérieur, qui, comme

(1) Délibération du 10 août 1855.

président du conseil municipal de Paris, avait pu par lui-même l'apprécier dans tous ses résultats, adressait aux conseils généraux une circulaire où il recommandait chaleureusement la méthode régénératrice du docteur Blanchet. De son côté, S. Exc. M. Duruy, le zélé ministre de l'instruction publique, dans une circulaire adressée le 11 mars 1866 aux recteurs, ouvrait aux pauvres enfans sourds- muets et aveugles les portes des écoles primaires d'après la méthode de M. Blanchet. Il y avait, on le voit, comme un espèce d'entraînement pour regagner le temps perdu. On avait raison de se hâter, car déjà la mort guettait le promoteur de cette régénération qui arrache à l'ignorance et à la plus affreuse misère tant de malheureux déshérités de la nature.

IX.

Mais revenons en arrière pour mentionner quelques détails de cette intéressante et laborieuse carrière.

Dès 1848, M. le docteur Blanchet fut chargé d'une mission en Allemagne, en Angleterre et en Belgique, afin d'étudier au point de vue médical et pédagogique les établissemens spéciaux d'aveugles et de sourds-

muets. A son retour il publia un mémoire remarquable qui fit sensation dans le monde savant.

En 1862, S. Exc. le ministre avait ajouté aux fonctions du docteur Blanchet la direction générale du service de santé de l'institut des sourds-muets ; mais le généreux praticien qui, depuis quinze ans, avait fait abandon de ses honoraires au profit de l'institution, demanda qu'il en fut de même pour les nouvelles fonctions dont il venait d'être chargé. Son désintéressement égalait son mérite.

X.

On se tromperait si l'on pensait que le travail sur-humain, les veilles prolongées, altéraient la sérénité et le caractère aimable et bienveillant du docteur. Ce savant si profond, ce chercheur infatigable était l'homme du monde le plus distingué et le plus courtois, l'ami le plus affectueux. La bonté se lisait dans son regard et l'on peut dire qu'il avait toujours le cœur sur la main et le sourire sur les lèvres.

Au physique, M. Blanchet, avec son collier de barbe blonde encadrant une physionomie expressive, ses

cheveux frisés naturellement, son front large et intelligent, son œil bleu ressemblait assez à un Anglais élevé à Paris. Il avait la distinction sans la raideur britannique, la réserve de nos voisins s'unissant chez lui à la cordialité française. Il plaisait à première vue et charmait ses malades avant de les guérir.

Il connaissait tout Paris et tout Paris le connaissait, et quiconque aurait assisté à une de ses consultations pouvait voir défiler dans son salon les notabilités de la politique, du monde, de la science et de la littérature. Chaque jour son cabinet était littéralement pris d'assaut, et ses amis les plus intimes devaient recourir à mille stratagèmes pour pouvoir lui serrer la main ; douce joie qui nous est désormais interdite !

Les malheureux, les indigents, les ouvriers le trouvaient toujours compatissant et bon. Eux seuls avaient le privilège de ne pas attendre.

Il aimait les arts et les artistes. Lettré lui-même, il se plaisait dans la société des écrivains. Parmi ceux qu'on rencontrait le plus fréquemment chez lui, nous citerons MM. Hippolyte Lucas, Louis et Etienne Enault, Borel d'Hauterive, Léo Lespès (*Timothée Trimm*), qui lui a consacré un article émouvant auquel nous empruntons le détail suivant :

« M. le docteur Blanchet, parmi les nombreux titres qu'il possédait, en affectionnait au milieu de tous un particulièrement.

»Il était membre de la Société des gens de lettres et professait une grande sympathie pour tous ceux qui tiennent la plume.

»Il assistait régulièrement à nos réunions. Ce n'est pas qu'il prit fait et cause pour ou contre le *Trésor littéraire*.... ou qu'il s'occupât de la révision de nos statuts.

»Il écoutait sans s'y mêler les querelles de la république littéraire.... n'entendant pas se brouiller avec elle....

»Mais il avait une affection toute particulière pour ces fougueux esprits dont les excès mêmes.... sont un signe de force et de généreux enthousiasme. »

XI.

Mais son esprit fin, délicat, spirituel après les causeries les plus brillantes, revenait toujours par un détour ingénieux à la science et surtout à ses chers sourds-muets, à ses aveugles dont il était le bienfaiteur

plus encore que le médecin. Il s'occupait de leur sort, de leur avenir, des moyens de les arracher à l'ignorance et à la misère. Il leur cherchait des protecteurs, des soutiens, et dans ce but il fonda, en 1847, en faveur des sourds-muets et des aveugles, la première *Société d'assistance, d'éducation et de patronage*, qui a rendu et rend encore de si grands services à ces malheureuses victimes d'une cruelle infirmité.

S. M. l'Impératrice, dont la sympathie est acquise à toute initiative de bienfaisance, avait accepté la présidence honoraire de cette Société, qui s'est développée rapidement avec le concours de l'élite de la société parisienne. Chaque année, un concert de charité venait grossir la petite fortune des pauvres sourds-muets et aveugles, et les sommités artistiques de Paris tenaient à honneur de figurer dans ces fêtes de l'art et de la bienfaisance.

A ce propos, qu'il nous soit permis de raconter une anecdote tout-à-fait inédite et de nature à mettre en relief, le caractère du docteur Blanchet.

Mme Ristori, la grande tragédienne italienne, se trouvait à Paris au moment où devait avoir lieu le concert pour les sourds-muets et les aveugles. Le succès de cette fête dépendait de son adhésion ; mais la célèbre actrice ignorant sans doute le caractère et le

but de cette soirée, hésitait à promettre son concours. Le docteur Blanchet croit devoir aller lui-même plaider auprès de Mme Ristori la cause de ses chers protégés. Pendant qu'il attendait dans le salon de la grande tragédienne, un petit enfant charmant, mais pâle et maladif, vient jouer près de lui.

Le docteur le prend dans ses bras, l'embrasse, étudie sa pâleur, le palpe et s'adressant à la bonne :

— Il y a-t-il longtemps, dit-il, que cet enfant est malade ?

— Oh ! oui, répond la suivante, et les plus savans médecins n'ont pu découvrir sa maladie. Sa mère est au désespoir.

— Ce n'est rien, réplique le docteur Blanchet ; je connais sa maladie et je le guérirai.

Il n'avait pas achevé cette phrase qu'une porte s'ouvre avec fracas et qu'une femme échevelée s'élance dans le salon avec la fougue de l'amour maternel.

— Vous sauveriez mon fils, dit-elle ; oh ! si vous faisiez un pareil miracle, toute ma fortune ne suffirait pas à reconnaître un tel service.

— Je guérirai votre fils, répète le docteur Blanchet en s'inclinant devant Mme Ristori, à la condition que vous daignerez déclamer un morceau de votre riche

répertoire au concert des sourds-muets et des aveugles, qui sont mes enfans, à moi.

Inutile d'ajouter que l'offre fut acceptée avec reconnaissance, et en huit jours le fils de l'éminente artiste fut guéri par le docteur Blanchet, dont le toucher habile avait découvert du premier coup le déplacement d'une côte. Mme Ristori est devenue une des plus ferventes protectrices de la Société de patronage.

XII.

Chaque année aussi, à l'anniversaire de la naissance de l'abbé de L'Epée, un banquet fraternel réunissait, sous la présidence du docteur Blanchet, les médecins, les savans, les journalistes, enfin tous les protecteurs de l'Œuvre d'assistance en même temps qu'un certain nombre de sourds-muets et d'aveugles. Ces réunions, auxquelles il nous a été donné d'assister plusieurs années de suite, étaient tout à la fois curieuses et touchantes. Les sourds-muets témoignaient par des gestes et des cris plus ou moins articulés leur reconnaissance pour l'homme de cœur qui s'était fait leur providence. Ils lui prenaient la main, la mettaient sur

leur poitrine, quelques-uns pleuraient d'attendrissement. Et lui, toujours bon, toujours modeste, cherchait à échapper à ces témoignages de gratitude.

Cette année, sa place au banquet sera vide et tous les aveugles et sourds-muets peuvent prendre le deuil; car ils ont perdu le meilleur des pères.

XIII.

Nous avons dit que le docteur Blanchet sacrifiait ses nuits à l'élaboration des travaux, des rapports fréquents à l'Académie de médecine et des ouvrages d'une haute portée scientifique. La liste en est longue. Nous citerons :

La Surdi-Mutité, Traité philosophique et médical, 4 vol., N. E., comprenant : 1° L'Education; 2° la Législation; 3° l'Etat moral du sourd-muet; 4° l'Etio-
logie et le traitement de la Surdi-Mutité. — Traité des Aveugles, éducation, législation, statistique, avec 1,500 dessins et 20 planches, 1 vol., 1866. — De l'Amaurose des yeux et des oreilles. — De la Cataracte et de ses divers procédés opératoires. — Du Développement des sens, de ceux de l'ouïe et du tact

en particulier, br. — De la Perforation du tympan et des moyens curatifs, br. — De l'Acoumétrie, de l'emploi du diapason, de l'orgue et du monocorde. — De l'Aphémétrie. — De la Cathétérisme de l'intestin grêle, br. — Moyens de développer l'ouïe et la parole chez le Sourd-Muet (Rapport de l'Académie impériale de médecine). — Possibilité de doter de la parole les Sourds-Muets incurables sous le rapport de l'ouïe. — De la Gymnastique vocale et auditive pour opérer chez le Sourd-Muet le développement de l'ouïe et de l'appareil vocal. — Enseignement de la musique et de l'accord des instrumens aux Aveugles, 1865, 1 vol. — Statistiques des Aveugles. — Législation des Aveugles. — Législation des Sourds-Muets, 1 vol. — Rapports à M. le Ministre de l'Intérieur sur les établissemens de Sourds-Muets et d'Aveugles en Allemagne, en Angleterre et en Belgique, 1848, 1850 et 1852. — Moyens de généraliser l'éducation des Sourds-Muets dans l'école primaire, sans les séparer de la famille et des parlans, 5^e édition, 1865. — Moyens de généraliser l'éducation des Aveugles dans l'école primaire, sans les séparer de la famille et des voyans, 2^e édition, 1858. — Documens relatifs aux moyens de généraliser l'éducation des Sourds-Muets et des Aveugles dans les écoles primaires, br., 1862. — Manuel pour l'enseignement des Aveugles dans les

écoles primaires, sans les séparer de la famille et des voyans.

Lorsque la mort est venue le surprendre, M. Blanchet corrigeait encore les épreuves de sa *Statistique des Sourds-Muets*. Il était membre de plusieurs Sociétés savantes de la France et de l'étranger, décoré de plusieurs ordres et officier de la Légion-d'Honneur.

XIV.

Nous arrivons à la fatale crise qui a ravi à la science et à l'amitié l'éminent docteur Blanchet. L'année dernière, il avait redoublé d'activité et de veilles pour achever les deux *Manuels* indispensables pour l'enseignement des sourd-muets et des aveugles. Cet immense travail, élaboré avec la conscience qu'il apportait à toutes choses, n'avait pas peu contribué à altérer sa santé. Enfin, une maladie de foie se déclara. Écoutons les propres paroles du savant médecin, le docteur Constantin James, qui lui a prodigué les soins d'un confrère et d'un ami :

« Depuis quelque temps, dit-il, nous nous aperce-

vions que sa santé déclinait, sans pouvoir obtenir qu'il retranchât quelque chose de ses incessans labeurs. Cependant il finit par consulter. C'est alors que nous reconnûmes une augmentation considérable dans le volume du foie. A ce degré, la maladie peut encore guérir, si elle est traitée ; mais elle devient presque fatalement mortelle, si au contraire on la néglige : c'est ce que fit Blanchet. Victime d'un sentiment que je n'hésite pas à appeler exagéré du devoir, il continua ses fonctions professionnelles, puisant chaque jour, dans un surcroît d'énergie morale, ce que chaque jour il perdait en force et en vitalité. Mais enfin la lutte ne devint plus possible.

» Ne me demandez pas les détails de sa longue et douloureuse agonie ; c'est bien assez d'en avoir suivi toutes les phases, sans encore vous en retracer le déchirant tableau. Mais ce que je ne saurais taire, c'est que sa mort a été celle d'un chrétien fervent et convaincu. Comme il sentait sa fin approcher, il nous dit avec un calme et une sérénité dont je n'oublierai jamais l'expression : « Mon sacrifice est fait. Il me » semble même voir déjà ma chambre se remplir de » personnes agenouillées et qui prient. » Ce furent ses dernières paroles : peu d'instans après, il rendait son âme à l'ieu.»

XV.

Ainsi s'est éteint, victime de son zèle bienfaisant, cet homme d'un si grand savoir et d'un cœur si excellent, ainsi s'est glacée cette main que nous avons serrée si souvent et dont l'étreinte affectueuse était celle de l'ami le plus dévoué.

A la nouvelle de sa mort, l'émotion a été grande dans Paris. Dans le monde savant et dans le monde de la presse, un hommage unanime de regrets lui a été consacré. Les hommes tels que le docteur Blanchet sont rares, et l'éminent médecin en chef de l'Institut des sourds-muets a rendu à l'humanité des services qu'on ne peut oublier.

XVI.

Les journaux, interprètes du sentiment général, s'empressèrent de donner à sa mémoire un légitime tribut d'éloges. Nous citerons particulièrement la *Patrie*, le *Constitutionnel*, le *Siècle*, la *Liberté*, le

Figaro, le *Petit Journal*, dont les articles sympathiques ont mis en relief l'œuvre philanthropique du bienfaiteur des sourds-muets et des aveugles.

Nous avons déjà cité un passage de l'appréciation sympathique de M. Timothée Trimm. En voici un autre non moins touchant :

« J'ai été frappé l'an dernier d'une grave maladie : douleur à la tête, affadissement au cœur, vertige dans la pensée, faiblissement et prostration universelle.

» C'était au temps d'une maladie épidémique... Je me croyais destiné au grand voyage.

» Un homme, simple et souriant, vint à mon chevet, me rassura, me catéchisa, me promit une guérison sûre, et me fit entrevoir les heures prochaines de convalescence, le retour joyeux des roses, l'espérance de longues années.

» J'étais le malade, pâle, défait, nerveux comme une femme, peureux comme un enfant...

» Il était, le médecin, plein de jours, radieux de ses derniers triomphes dans le grand art qu'il exerçait,

légitimement riche, justement estimé, adoré de tous ceux qui vivaient dans son intimité.

» Or, il s'est passé, depuis ma guérison, un terrible événement, il s'est produit une lugubre antithèse...

» Le malade si faible, si gravement frappé, s'est relevé de par le savoir de celui qui le protégeait de sa savante sollicitude.

» Et c'est le grand guérisseur qui est mort !

» On peut dire que le docteur Blanchet a succombé à l'excès de travail.

» Il consacrait à sa profession, à ses travaux scientifiques, seize heures sur vingt-quatre.

» Malade déjà, il restait, il y a quelques mois, les pieds dans l'eau, pour soigner un enfant qui était tombé d'un étage dans une cour, et c'est à ce dévouement que nous attribuons l'aggravation de son mal !... »

XVII.

Aux détails qu'on vient de lire ajoutons encore un trait qui se rapporte à la période épidémique dont parle M. Timothée Trimm : Au milieu de la nuit un homme de lettres, M. X..., se présente chez le docteur Blanchet.

Il a ressenti des symptômes inquiétants, il a froid, et, se recommandant du nom d'un ami, il vient réclamer les soins du docteur. M. Blanchet se lève, le fait mettre au lit, le frictionne, lui prodigue tous les soins possibles ; les symptômes disparaissent. M. Blanchet fait atteler et ramène chez lui, à trois heures du matin, l'homme de lettres, confu de tant de bontés. C'est aujourd'hui un de nos plus spirituels chroniqueurs.

XVIII.

Comme on l'a vu plus haut, un service funèbre fut célébré à l'église Saint-Roch, dans cette église où

nous avons entendu le R. P. Félix prononcer un magnifique et éloquent sermon en faveur de l'œuvre d'assistance et de patronage qui avait pour promoteur le docteur Blanchet, que le Père Félix aimait à désigner ainsi : *L'homme qui fait des miracles*. Mais son corps fut transporté à sa chère ville de Saint-Lô, dans ce pays où il était né et au milieu de tous ceux qui l'aimaient et qui vénèreront sa mémoire.

Cette douloureuse cérémonie avait attiré la population entière : « Notre ville, écrivait-on de Saint-Lô, le 26 février, au *Constitutionnel*, offrait, dès ce matin, un aspect non moins lugubre que solennel ; c'est que c'était aujourd'hui que devaient avoir lieu les obsèques d'un de ses enfans qui était en même temps une de ses gloires, du docteur Al. Blanchet. Après la cérémonie religieuse où se pressait une foule énorme, la même foule l'a accompagné jusqu'au cimetière. Là, M. le président du tribunal civil, dans une allocution qui a arraché des larmes à toute l'assistance, lui a adressé, au nom de la ville, un éloquent et dernier adieu. Ensuite, M. le docteur Constantin James, arrivé le matin même de Paris, a prononcé d'une voix émue, plus d'une fois interrompue par des sanglots, de touchantes paroles. »

Nous détacherons de ce discours le passage suivant :

« Grâce à la méthode du docteur Blanchet, qui a reçu tout récemment la consécration officielle, on peut dire qu'aujourd'hui,

Le muet parle au sourd étonné de l'entendre.

» Il lui parle, non plus à l'aide de la mimique des doigts, mais à l'aide de la voix elle-même, l'œil lisant dans les mouvemens des lèvres la phrase qui ne peut percevoir l'audition.

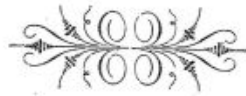
» Blanchet avait rêvé quelque chose de plus extraordinaire encore. Il s'était flatté de rendre la vue aux aveugles dont le nerf optique n'est pas paralysé, et cela en substituant un diaphragme transparent à la membrane opaque qui s'oppose à l'arrivée de la lumière sur la rétine. Déjà l'opinion, accoutumée à lui voir faire des miracles, avait applaudi d'avance à un miracle de plus. Mais Blanchet, avec sa réserve et sa modestie habituelles, déclarait n'en être encore qu'à la période d'essais. Aussi est-ce à son insu et j'ajouterai à son vif déplaisir que sa nouvelle méthode reçut, par la voie de la presse, une publicité prématurée.

» Il était occupé à faire une nouvelle série d'expérimentations et de recherches, lorsque tout d'un coup la mort l'a frappé.»

3

— 34 —

Disons, nous aussi, un adieu cordial au bon et savant docteur Blanchet ; et émettons, en finissant, le vœu que bientôt un monument de reconnaissance perpétue les traits et le souvenir de ce grand bienfaiteur des sourds-muets et des aveugles.



Havre. — Imp. Carpentier et Co.